


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

SCIENCE ET RELIGION

Etudes pour le temps présent

THÉOSOPHES ET THÉOSOPHIE

LE LOTUS BLEU

PAR

Léonce de GRANDMAISON



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
4 RUE MADAME ET RUE DE RENNES, 59

DANS LA MÊME COLLECTION

---

45. BERTRAND (I.). — **L'Occultisme ancien et moderne.** — *Les mystères religieux de l'antiquité païenne. — La Kabbale maçonnique. — Magie et Magiciens fin de siècle.* (4e édition) . . . . 1 vol.

174. CARON (A.). — **Confucius, sa vie et sa doctrine** (3e édition) . . . . 1 vol.

181. CARRA DE VAUX (Baron). — **Petites religions d'Amérique.** *Les Cures divines.— Le Spiritisme* (3e édit.) 1 vol.

285. DOTTIN (Georges). — **La Religion des Celtes** (2e édition) . . . . 1 vol.

105. GODARD (Ch.). — **L'Occultisme contemporain** (2e édition) . . . . 1 vol.

126. — — **Le Brahmanisme** (3e édit.) . 1 vol.

127. — **Le Fakirisme** (4e édition). . . . . 1 vol.

156. — **Les Croyances chinoises et japonaises** (2e édition) . . . . 1 vol.

13. GONDAL (I. L.). — **Mahomet et son Œuvre** (4e édition) . . . . 1 vol.

22. — — **L'Église russe** (3e édition) . 1 vol.

159. LODIEL (R. P.). — **Les Phénomènes télépathiques et le Secret de l'Au-delà** (4e édition) . . . . . . 1 vol.

70. PETIT (R. P.). — **Confréries musulmanes.** — *Histoire. — Discipline. — Hiérarchie* (4e édition) . . . . 1 vol.

32. SAUBIN (A. T.). — **La Synagogue moderne** (7e édition) . . . . 1 vol.

44. — — **Le Talmud et la Synagogue moderne** (4e édition) . . . . 1 vol.

14-15. THOMAS (Abbé). — **Christianisme et Bouddhisme** (8e édition) . . . . 2 vol.

AVANT-PROPOS

Nous sommes à Bénarès. « Au fond d'un vieux jardin, une humble maison indienne, très basse, et que le temps a un peu marquée. Elle est toute blanche de chaux, avec des contrevents verts, comme les maisons d'autrefois dans mon pays natal. Mais le toit, qui s'avance beaucoup pour former alentour une véranda sur des piliers blancs, témoigne où l'on est, indique une région de soleil éternel... Rien que de très paisible et de très hospitalier, dans cette maison des Sages, toujours ouverte à qui veut y venir... Tout le jour les Sages travaillent et méditent, solitairement ou ensemble. Sur leurs modestes tables, sont ouverts des livres sanscrits renfermant les arcanes de ce brahmanisme qui a devancé de plusieurs millénaires (1) nos philosophies et nos religions. Dans ces livres insondables, les penseurs des

(1) Il va sans dire que je laisse au romancier la responsabilité de cette fabuleuse chronologie. Le langage de la science est très différent : « Les parties les plus anciennes des recueils brahmaniques doivent être contemporaines des plus récents hymnes des Védas » (soit 600 environ avant J.-C.) ; Victor Henry, *Les Littératures de l'Inde*, Paris, 1904, p. 37 et 21.

vieux âges, qui voyaient infiniment plus loin que les hommes de nos races et de nos temps, ont déposé comme le summum de la connaissance ; ils avaient presque conçu l'inconcevable, et leur œuvre, qui avait dormi oubliée pendant des siècles, dépasse aujourd'hui nos compréhensions dégénérées. Aussi faut-il des années d'initiation, à présent, pour voir peu à peu, derrière l'obscurité des mots, s'élargir et s'éclairer les ineffables abîmes... Une femme, une Européenne échappée au tourbillon occidental (1), a pris place et s'est hautement imposée parmi eux (les Sages de Bénarès). Charmante encore de visage, sous sa chevelure blanche, elle vit là détachée du monde, pieds nus, frugale comme une épouse de brahme et austère comme une ascète. C'est sur son bon vouloir que j'ai compté surtout pour entr'ouvrir un peu à mon ignorance les portes redoutables du savoir (2). »

Des cent mille personnes qui ont lu ces pages, où Pierre Loti nous raconte sa dernière aventure religieuse, on en étonnerait beaucoup en leur disant que les Sages de Bénarès font des recrues, — et plus sérieuses peut-être que l'auteur de *Pêcheur d'Islande*, — jusque dans notre monde occidental. Le fait est là néanmoins, et les théosophes ont en Amérique, en Angleterre, en France, ailleurs encore, leurs sociétés, leurs revues (3), leurs œuvres de secours mutuels et leurs cercles d'études, voire leur

(1) Mme Annie Besant (*Note de Pierre Loti.*)

(2) Pierre Loti, *l'Inde sans les Anglais* : *Vers Bénarès*, chap. vi, 1903.

(3) La *Revue théosophique française, le Lotus bleu*, publie le sommaire de quatorze revues théosophiques distinctes d'elle-même.

école de peinture et leurs congrès internationaux : le premier s'est réuni les 19, 20 et 21 juin derniers, à Amsterdam, et a été moins bruyant, mais singulièrement plus cordial que le congrès socialiste qui lui a succédé dans la même ville (1). Ce qui est plus grave, c'est l'adhésion plus ou moins complète d'un nombre croissant de catholiques aux doctrines du *Lotus bleu*. On ne veut pas dire que ce nombre soit jusqu'ici considérable : il l'est assez pour provoquer les réflexions des bons esprits, et justifier, par là même, l'étude que nous proposons au lecteur d'entreprendre avec nous.

On a désigné longtemps, sous le nom de « théosophes » (et les *Histoire de la philosophie* leur réservent encore cette qualification), certains penseurs illuminés, dissidents mystiques de la philosophie reçue et de la théologie traditionnelle. Le trait commun qui les distingue, est la prétention de fonder leur conception des choses et de la vie, sur une communication directe, encore que confuse, et le plus souvent inexprimable, de la divinité. Toute une lignée de philosophes allemands a partagé cette croyance, depuis le haut Moyen Age jusqu'au milieu du XIXe siècle : le premier en date a été le cordonnier Jacob Boehme, auquel M. Boutroux a consacré naguère une pénétrante étude (2) ; le dernier serait Franz von Baader. Hors de l'Allemagne, il s'en faut qu'ils n'aient pas eu d'émules : Svedenborg en Suède, et le « philosophe inconnu » Saint-Martin, en France, ont été les représentants les plus notables de cette

(1) Compte rendu du congrès, par le docteur Th. Pascal, dans *le Lotus bleu*, juillet 1904, p. 149-152.

(2) E. Boutroux, *Etudes d'histoire de la philosophie*, p. 211-289, 1897.

tendance. Il serait même aisé de leur trouver des ancêtres, et, sans parler des Sages de l'Inde, il faudrait rappeler ici les néo-platoniciens de l'école d'Alexandrie, Plotin, Proclus, Porphyre ; les cabbalistes juifs, et, jusqu'à un certain point, les mystiques de l'école allemande du XIVe siècle, maître Eckhart et Jean Tauler. Mais vers la fin du XIXe siècle le nom de théosophe était tombé en déshérence, aussi bien qu'en discrédit les spéculations aventureuses qu'il avait toujours couvertes. Aussi n'y eut-il pas de contestation sérieuse élevée contre le petit groupe d'occultistes qui releva ce nom pour le faire sien. C'est de ces théosophes tard venus qu'il nous faut présentement parler : leur histoire, encore courte, se ramène tout entière à celle des deux femmes qui en ont été les infatigables — et souvent heureux — apôtres.

THÉOSOPHES ET THÉOSOPHIE

LE LOTUS BLEU

CHAPITRE PREMIER

LES THÉOSOPHES

Hélène Petrovna de Hahn, alliée par sa mère aux meilleures familles de l'aristocratie russe, avait épousé un fonctionnaire de l'empire, le général Nicéphore Blavatsky, sous-gouverneur de la province d'Erivan, dans le Caucase. Restée veuve, Mme Blavatsky voyagea en Orient, puis aux Indes, où elle s'initia aux sciences occultes sous la direction de maîtres indigènes. Après un premier essai infructueux pour fonder en Egypte une société de spiritisme, elle passa en Amérique, et réussit à grouper autour d'elle un nombre suffisant de disciples : ainsi fut établie à New-York, le 17 novembre 1875, la première *Société théosophique.* La fondatrice fut aidée dans sa tâche par un ancien officier de l'armée fédérale, devenu ensuite journaliste, le colonel H.-S. Olcott, qui mit au service de la cause son expérience des affaires et son talent de vulgarisateur. Mais c'est

Mme Blavatsky qui fut, et resta jusqu'à sa mort, survenue le 8 mai 1891, « l'âme et le cœur de la société (1). » C'est elle qui donna aux théosophes leurs meilleures recrues, leurs livres principaux (2), l'exposé le plus étendu comme le plus autorisé de la doctrine ésotérique. C'est elle qui établit et maintint le contact des initiés avec les « maîtres » orientaux et la sagesse de l'Inde. Douée de connaissances étendues, bien que confuses, et parfois enfantines, elle eut l'art de rattacher sa fondation aux illuminés de tous les siècles, se réclamant des alexandrins comme des bouddhistes, de Svedenborg comme du fabuleux Apollonios de Tyane. Plus encore que par cette virtuosité à se trouver des ancêtres, elle fut servie par ses aptitudes singulières aux pratiques de l'occultisme : c'est sur le terrain du spiritisme qu'elle joignit le colonel Olcott, c'est en mettant en œuvre ses pouvoirs de médium qu'elle fit la conquête de Mme Annie Besant. Dangereux succès, eau trouble où faillit sombrer la jeune société : un de ses vice-présidents, l'Américain W.-Q. Judge, fut accusé formellement d'avoir fabriqué de toutes pièces les messages que des théosophes confiants attribuaient aux maîtres, à ces fameux *Mahâtmas* thibétains, dépositaires prétendus des secrets de la Sagesse divine. Mme Blavatsky, qui savait à quoi s'en tenir, aurait fermé les yeux sur cette déloyale habileté (3). Les loges (c'est

(1) A. Besant, *Une introduction à la théosophie* (traduction française J. S.), p. 5. Paris, 1903.

(2) *Isis Unveiled*, 2 volumes, 1875 ; *The secret Doctrine*, 6 volumes (traduction française en cours de publication) ; *The Key to Theosophy*, 1889 (traduction française H. de Neufville).

(3) Mme Blavatsky avait de trop bonnes raisons d'être indulgente, comme on le verra plus loin, à propos des « mer-

le nom officiel des cercles d'initiés) s'émurent : Mme Besant et M. Olcott prirent parti contre le malencontreux vice-président ; on proposa de soumettre le cas à un jury d'honneur : Judge se récusa. J'ai sous les yeux les explications qu'il donna et fit donner à cette occasion (1), et il faut avouer qu'elles sont rien moins que convaincantes. La Société théosophique aurait probablement péri : une femme sauva l'œuvre d'Hélène Blavatsky. Sur cette femme nous sommes renseignés de première main, elle-même ayant pris soin de raconter sa vie dans une copieuse autobiographie (2). Reconnaissons que le sujet valait la peine d'être traité, et que rarement vie humaine passa par de plus étranges vicissitudes.

Celle qui devait être Mme Besant, Annie Wood, unit en elle dès l'enfance, — et le cas est moins rare peut-être en Angleterre qu'en France, — à une exaltation mystique confinant à l'illuminisme, un sens très ferme des moyens pratiques d'action. Son imagination, assez semblable à celle que les historiens des religions prêtent volontiers aux primitifs, peuplait l'air qu'elle respirait d'êtres spirituels, moitié anges, moitié fées, avec lesquels l'enfant croyait pouvoir entrer en relation. Elevée jusqu'à quinze ans dans l'évangélisme le plus austère, elle

veilles de la théosophie ». Mais, aux yeux des adeptes, l'initiatrice restait intangible, et le scandale donné par M. Judge leur parut plus grand.

(1) *Isis and the Mahâtmas*, a Reply by William Q. Judge. London, 1895. — On peut voir la contre-partie dans E. Garett, *Isis very much unveiled*. London, 1895.

(2) A. Besant, *An Autobiography*, 1895. — Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er juillet 1895, M. Pierre Mille a résumé l'ouvrage d'une façon peut-être un peu trop humoristique sous ce titre : *les Aventures d'une âme en peine*.

n'en goûta que davantage, au cours d'un long séjour à Paris, sinon la piété catholique, du moins le décor harmonieux dont elle s'entoure parfois. Annie se plut dans les églises, adopta les pratiques les plus austères du ritualisme, jeûna, se flagella, rêva de martyre et d'union mystique. Mysticisme troublé, troublant aussi, si l'on en juge par les confidences qu'elle multiplie à ce sujet (1). Mariée à un ministre anglican très positif, le révérend Frank Besant, et bientôt mère de deux enfants, la future théosophe fut assez vite lasse des exigences terre à terre de la vie de ménage. A ces désillusions, contre lesquelles elle lutta quelque temps, succédèrent des crises d'exaltation sensible, d'angoisse religieuse, qui, par instants, l'inclinèrent au suicide. Sa foi anglicane, puis sa foi chrétienne, vacillèrent : rassurée à demi par le latitudinarisme esthétique, d'ailleurs rien moins qu'orthodoxe, du doyen de Westminster, Stanley, Annie Besant fut au contraire rebutée par la rigueur de Pusey. Poussée à bout, cédant à l'impérieux entraînement de son imagination surexcitée, de sa sensibilité en détresse, elle s'enfuit, elle s'évada, brisa avec son Eglise, déserta son foyer, et, acceptant pour vivre une place de cuisinière chez un pasteur, suivit dans le noir le fil de son aventureuse destinée.

Intelligente, cultivée, pourvue d'un don d'attirance indiscutable, Mme Besant émergea peu à peu de la misère. Le fameux prôneur du sécularisme, M. Bradlaugh, faisait alors en Angleterre sa fougueuse campagne en faveur de l'athéisme : il remarqua dans

(1) Je sens l'inconvenance qu'il y aurait à rappeler ces détails s'ils n'étaient complaisamment narrés dans une *Autobiographie* répandue à milliers d'exemplaires.

son auditoire cette jeune femme émancipée, ardente, cherchant moins une foi nouvelle qu'une cause à défendre, un évangile à annoncer. La connaissance fut vite faite, et la liaison, tout en restant platonique (1), très intime. De compagnie, les apôtres sécularistes prêchèrent l'athéisme, se mesurèrent, dans des conférences tapageuses, avec les pasteurs dissidents. Toujours extrême, armée à la hâte de notions économiques mal digérées, initiée de fraîche date à la biologie, Mme Besant adopta les théories les plus radicales, et, avec un succès de scandale presque sans exemple, se fit le champion du malthusianisme et du matérialisme le plus cru (2). Cependant, Bradlaugh avait réussi à prendre place au Parlement britannique, et, dès lors, l'inquiète activité de son amie lui parut excessive, compromettante même ; il le lui fit sentir : après dix ans d'union cordiale et d'efforts communs, une séparation s'imposa.

C'est à ce moment que — ces vicissitudes et ces déchirements n'ayant pas eu raison du besoin d'agir de cette femme indomptable — Annie Besant se tourna vers la théosophie. Dégoûtée du matérialisme par la vue des matérialistes, conquise, magnétisée à la lettre par Hélène Blavatsky, dont l'instinct sûr avait pressenti dans cette néophyte le soutien de son

(1) Les tribunaux anglais ont donné raison sur ce point à Mme Besant, au cours d'un procès à elle intenté par son mari.

(2) Au cours de ses dix ans d'apostolat sécularisme, Mme Besant a publié d'assez nombreux ouvrages, entre autres un *Manuel du libre penseur*, en deux volumes ; et de nombreux *Essais* : *Un monde sans Dieu* ; *l'Evangile de l'athéisme ; Pourquoi je suis socialiste ; l'Athéisme et sa portée morale*, etc.

œuvre chancelante, la transfuge de l'athéisme s'adonna à l'occultisme, s'enivra de merveilleux, habitua son esprit aux obscurités traversées d'éclairs de la sagesse de l'Inde. Deux ans lui suffirent pour passer du rôle de disciple à celui d'initiatrice : avec sa fougue ordinaire et sa logique passionnée, insoucieuse des contradictions comme des palinodies, elle se mit à prêcher la bonne nouvelle du Lotus bleu, fit des adeptes, multiplia les conférences, les tracts et les volumes. Elle devint ainsi très vite, et c'était justice, le chef incontesté de la Société théosophique, elle l'est encore aujourd'hui : son prestige n'a même fait que croître, et les témoignages d'honneur qu'on lui rend aux Indes confinent, çà et là, à l'adoration (1). En dehors de ses campagnes en Amérique, en Angleterre, en France, partout où les besoins de la cause l'amènent, Mme Besant habite actuellement Bénarès. C'est là que, en compagnie des Sages, elle a fait naguère à Pierre Loti ces catéchismes étranges, dont le romancier a traduit quelques bribes, d'un style prestigieux, à l'usage des Occidentaux. Mais tandis que H. P. B. (c'est ainsi que les initiés désignent Mme Blavatsky) et ses premiers fidèles avaient emprunté surtout au bouddhisme les éléments de leur doctrine, Mme Besant préfère s'adresser aux brahmes ; et, pour rendre son action plus contagieuse en Occident, elle atténue beaucoup, *en dehors de l'Inde* (2), la couleur antichrétienne de la théo-

(1) Dans le dernier congrès national hindou, tenu à Madras, Annie Besant a été reçue en triomphatrice : le premier ministre du rajah de Travancore vint lui rendre ses hommages « comme à une divinité, comme à la vivante incarnation de la déesse Sarasvati ». Voir les *Katholischen Missionen*, Fribourg-en-Brisgau, novembre 1904, p. 41.

(2) Dans l'Inde, au contraire, l'attitude des théosophes,

sophie. Je me borne à signaler ce double caractère du Lotus bleu contemporain : il est temps de décrire l'organisation théosophique et d'esquisser une vue rapide du système. Tout ce qui va suivre est emprunté aux livres mêmes des initiés, aux écrits qui font autorité parmi eux (1).

et en particulier de M[me] Besant, est nettement antichrétienne. On peut voir, dans la revue citée plus haut (p. 42), le fragment de sa conférence de Madras où elle distingue entre la culture occidentale, qu'elle engage les Hindous à s'assimiler, et la religion occidentale (le christianisme), qu'ils doivent regarder comme l'ennemie.

(1) On trouvera sans doute que je traite bien sérieusement une chose peu sérieuse, et je suis le premier à reconnaître qu'il y a là un excès d'honneur que la théosophie est loin de mériter. Mon excuse est que le Lotus bleu fait des adeptes, et quelques-uns convaincus, parmi nous.

CHAPITRE II

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

Officiellement, la Société théosophique se compose de trois groupes de personnes : les sociétaires, les théosophes dirigeants, groupés en « loges », et les maîtres ou Mahâtmas. Pour être sociétaire, il suffit de donner son nom avec l'intention d'étudier la théosophie ; cette démarche est considérée comme une acceptation suffisante des trois buts de la Société, qui sont les suivants : « Former le noyau d'une fraternité universelle de l'humanité, sans distinction de race, de *credo,* de sexe, de caste et de couleur ; propager l'étude des littératures orientales, anciennes et autres, l'étude des religions, philosophies et sciences, et en démontrer l'importance ; étudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs psychiques latents dans l'homme (1) ». « La Société théosophique ne formule pas de dogmes ; elle ne force à aucune croyance, à aucune Eglise... ; elle ne cherche pas à éloigner les hommes de leur propre religion, mais elle les pousse plutôt à rechercher l'aliment spirituel dont ils ont besoin dans les pro-

(1) A. Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 6, 7.

fondeurs de leur foi. Elle présente les enseignements de la sagesse antique comme une étude à poursuivre, et non pas comme des dogmes à accepter. La Société attaque non seulement les deux grands ennemis de l'homme, la superstition et le matérialisme, mais, partout où elle s'étend, elle propage la paix et la bienveillance, établissant une force pacificatrice dans les conflits de la civilisation moderne (1). » Ce sont là des lieux communs de morale humanitaire : rien de plus inoffensif et de moins spécifiquement « bouddhique ». Le sociétaire peut être catholique, ou mahométan, ou mormon, et le rester si bon lui semble ; la carte n'est pas forcée.

Mais aussi n'est-ce là que la théosophie ésotérique, et, à vrai dire, une antichambre banale et spacieuse. Pour être théosophe « au sens véritable du mot », il faut entrer dans le temple, s'affilier au groupe ésotérique de la Société, qualifié depuis 1890 d'« Ecole orientale théosophique ». « Les membres de ce groupe acceptent définitivement la philosophie ésotérique, ils croient aux maîtres, et considèrent H. P. B. comme le messager de ceux-ci. Ils sont prêts à travailler pour la Société avec persévérance et désintéressement, et même à faire des sacrifices pour elle (2). »

Au-dessus enfin de l'Ecole orientale, au-dessus des loges d'initiation aux sciences occultes, dont les chefs sont l'âme de la théosophie, il y a (on nous assure qu'il y a) une fraternité de maîtres, de sages, les Mahâtmas. « Nous prétendons, déclare Mme Besant dans son exposé officiel, qu'il existe une frater-

(1) A. Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 13-14.
(2) *Ibid.*, p. 14-15.

nité d'hommes illuminés spirituellement, gardiens d'un enseignement ayant existé depuis un temps immémorial jusqu'à nos jours... On les a appelés Initiés, Adeptes, Mages, Hiérophantes, Mahâtmas, Frères aînés, Maîtres : peu importe le nom, le fait que le monde possède de tels aides est la vérité et la consolation sublime. La Société théosophique est un de leurs moyens d'action dans le secours qu'Ils veulent apporter aux hommes. Leur bénédiction repose sur elle ; mais Ils ne la guident pas directement, sauf dans les cas urgents, où on implore leur aide et où on leur obéit strictement (1). » M. Arthur Arnould, président de la Branche française de la Société théosophique (2), veut bien nous apprendre à ce sujet que les Mahâtmas sont « des Etres plus complètement évolués ou développés que les hommes antérieurs ou actuels. Ces Etres plus avancés ont acquis la science de ces lois (de la nature), et ils en font connaître, sous une forme synthétique et simplifiée, tout ce que le cerveau des races auxquelles ils s'adressent, en peut concevoir ou admettre (3). » Et l'on nous cite, à titre d'exemple, dans un pêle-mêle qui serait réjouissant si des noms sacrés ne figuraient dans la liste : Pythagore, Alexandre le Grand, Orphée, Moïse, Osiris, Çâkya-Mouni, Krishna, Jésus-Christ et saint Paul !

(1) A. Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 20. Je respecte les majuscules de l'auteur.

(2) M. Arnould l'était, du moins, quand il écrivit le livre que je cite ; j'ignore s'il l'est resté. Son ouvrage a, dans tous les cas, une autorité particulière, ayant été rédigé après entente des principaux théosophes dirigeants.

(3) A. Arnould, *Les Croyances fondamentales du bouddhisme*, p. 15. Paris, 1895.

Comment devient-on Mahâtma ? — « Quelques rares individus, par un entraînement particulier, une hygiène à la fois spirituelle, morale et physique, et un persévérant travail, — dont la science occulte donne les règles secrètes, peuvent atteindre le but avant leurs frères : c'est le cas des Maîtres, grands Initiés ou Mahâtmas, et Çâkya-Mouni appelé le Bouddha était l'un d'eux. D'autres les suivront dans des siècles à venir. A certaines époques, prévues et calculées, un Bouddha s'incarne toujours pour apporter à l'humanité la quantité de vérités nouvelles dont elle peut supporter l'éclat (1). » Ces bienfaiteurs de l'humanité, qui renoncent ainsi, pour un temps, au repos suprême dû Nirvâna, s'appellent les « Bouddhas de compassion (2). »

De nos jours, il y a encore de ces maîtres, et qui communiquent, par voie psychique, à grande distance, avec les principaux initiés de l'Ecole orientale théosophique, investis par le fait même d'un magistère particulier à l'égard des autres hommes. Quelquefois même les Mahâtmas daignent rendre leurs oracles par écrit, et c'est tant pis pour eux ; car certes ces messages transmis par Hélène Blavatsky ou M. W.-Q. Judge sont loin de justifier le développement spécial qu'on prête à leurs auteurs. Le plus fécond des maîtres contemporains, Koot Hoomi Lal Sing, ne semble pas, si l'on en juge par sa volumineuse correspondance, avoir grandement profité de son passage par le Nirvâna. Quand il ne borne pas ses communications à des avis pratiques, concernant les « merveilles de la théosophie » et les petites in-

(1) A. Arnould, *Op. cit.*, p. 46.
(2) *Ibid.*, p. 49.

trigues des initiés, son style est « misérablement pauvre, et les idées qu'il convoie de la nature de celles que je suis obligé d'appeler des banalités pures et simples (1). » Nous verrons plus loin à qui ce style et ces banalités doivent être attribués.

Où sont les maîtres ? — H. P. B. et les premiers adeptes répondent carrément : au Thibet ! Ira y voir qui voudra. Mme Besant est plus discrète, et, dans ses écrits, les Mahâtmas gardent généralement l'anonyme, comme il sied à leur dignité de Bouddhas, mais de plus, ils observent un incognito tellement strict qu'on ne peut arriver à les localiser avec certitude. Il ne faut pas les confondre, en tout cas, avec les Sages de Madras et de Bénarès, simples pandits, dont le rôle se borne à expliquer, dans le sens voulu par les théosophes, les livres sacrés de leur pays.

Telle étant l'organisation de la Société, il reste à exposer la doctrine qu'elle propage. Tâche délicate, et d'autant plus que, dans ses trente années d'existence, il semble bien que cette doctrine ait considérablement évolué.

(1) R.-F. Clarke, *The Marvels of Theosophy*, dans *The Month*, February 1892, p. 180.

CHAPITRE III

LA DOCTRINE THÉOSOPHIQUE

Un premier point, très important à noter, c'est que la théosophie ne se donne pas pour une religion. « La théosophie n'est pas une religion. Mais on peut trouver quelque chose de la théosophie sous tous les symboles et dans tous les dogmes religieux, par la bonne raison qu'elle est la *Religion-Science* d'où sont sorties *toutes* les religions et *toutes* les sciences (1). » Dans le catéchisme officiel de Mme Blavatsky, la première demande de la première leçon est celle-ci : « La théosophie est-elle une religion ? » Réponse : « Elle ne l'est pas. La théosophie est la connaissance, ou science divine (2). » Il serait sans doute malaisé de concilier ces déclarations catégoriques avec les paroles des maîtres rapportées par Mme Besant dans son *Introduction*, par exemple : « C'est bien (l'ensemble des doctrines théosophiques) une *religion* qui mérite ce nom, puisque en elles se rencontrent l'homme physique, l'homme psychique

(1) A. Arnould, *Op. cit.*, p. 5.

(2 H.-P. Blavatsky, *The Key to Theosophy*, p. 1, 3e édition, London, 1893. Même déclaration, p. 40.

et tout ce qui en dépend (1) » ; ou encore : « La Société théosophique a été choisie comme la pierre angulaire des futures religions de l'humanité..., le chaînon pur et béni entre ceux d'en haut et ceux d'en bas (2). » Ce qu'il est aisé de voir, c'est l'avantage de la tactique adoptée par les théosophes. En présentant leur doctrine comme une religion, il fallait ou bien dater cette religion du 17 novembre 1875, ou bien la rattacher à quelqu'une des religions déjà existantes, et par exemple au bouddhisme. La première alternative exposait la jeune société au ridicule ; la seconde la privait de la liberté, si utile, de prendre son bien partout où elle le trouvait. L'attitude adoptée permettait par surcroît de présenter la théosophie comme la source première et immaculée, où toutes les religions positives avaient puisé, et ces religions elles-mêmes comme « les filles dégénérées (3) » d'une mère auguste. On n'avait pas enfin à exiger des adeptes une abjuration préalable : chacun d'eux restait libre de garder ses croyances, tout en les expliquant désormais dans le sens nouveau révélé par l'initiation.

La théosophie est donc une philosophie, un ensemble de conceptions ordonnées touchant le monde et la vie, ce qu'on nomme en Allemagne une *Weltanschauung*. Voyons ce qu'elle enseigne sur le divin et les dieux, sur l'homme et ses destinées.

« Croyez-vous en Dieu ? — Cela dépend du sens que vous donnez à ce terme. — J'entends par là le Dieu des chrétiens, le Père de Jésus, le Créateur... — A ce Dieu-là nous ne croyons pas. Nous rejetons

(1) A. Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 11.
(2) *Ibid.*, p. 12.
(3) A. Arnould, *Op. cit.*, p. 7.

l'idée d'un Dieu personnel, d'un Dieu extra-cosmique et anthropomorphique (1)... ; le Dieu de la théologie est un tissu de contradictions et une impossibilité logique. Aussi ne voulons-nous avoir rien à faire avec lui... — Alors vous êtes athées? — Non, que nous sachions, à moins qu'on applique l'épithète d'*athées* à ceux qui ne croient pas en un Dieu anthropomorphique. Nous croyons en un Principe Divin Universel, racine de tout, dont tout procède, et dans lequel tout sera résorbé à la fin du grand cycle de l'Être... Notre Déité n'est ni dans un paradis, ni dans un arbre, un monument ou une montagne : elle est partout, dans chaque atome du Cosmos visible et de l'invisible; dans, au-dessus et autour de chaque atome invisible et de toute molécule divisible : car c'est (*It is*, au neutre) le mystérieux pouvoir d'évolution et d'involution, l'omnipotente, omniprésente, et même omnisciente (!) Potientialité créatrice (2). » Tels sont les enseignements du catéchisme de Mme Blavatsky : Mme Besant ajoute : « La théosophie postule l'existence d'un Principe éternel connu seulement par ses effets. *Cela*, nul mot ne peut le décrire, car les mots impliquent distinction, et cela est *Tout*. Nous murmurons : Absolu, infini, inconditionné, mais ces vocables n'ont pas de sens. Les Sages disent : SAT, ou : *Be-ness*, pas même Etre ou Existence... L'espace est la seule conception qui puisse représenter Cela sans trop le fausser; mais le silence est ce qu'il y a de moins déplacé dans ces hautes régions où les ailes de la pensée défaillent, où les lèvres peuvent seule-

(1) Extra-cosmique signifie, je pense, *transcendant*; anthropomorphique est un synomyme péjoratif (et tout à fait inexact) pour *personnel*.

(2) H.-B. Blavatsky, *The Key to Theosophy*, p. 42-44.

ment balbutier, non prononcer (1). » Et l'on pourrait désirer dans le détail une clarté plus « tourangelle », mais la doctrine générale est suffisamment caractérisée. En deux mots : « La théosophie, en matière théologique, est panthéiste : Dieu est tout, et tout est Dieu (2). »

Ce panthéisme est, de plus, émanatiste : « L'Univers est créé par l'émanation du grand souffle de l'unité (3) » ; « il y a un grand battement rythmique dans l'Infini, dans le *Tout Unique*, qui, alternativement, émane les formes transitoires et les réabsorbe, quand par elles ont été acquises l'Expérience et la Connaissance (4). »

Comment s'opèrent ces émanations successives? On nous répond, avec une assurance qui, malheureusement, n'éclaircit pas la matière : « Le Logos ou Verbe, jaillissant du silence, début de toute manifestation, émane, Trinité première sous un triple aspect : le Premier, substance que notre imagination ne peut concevoir : le Second, Esprit dans la matière, énergie dans la forme, vie dans le manifesté..., essence d'esprit, essence de matière, inconcevable à nos intelligences humaines ; le troisième aspect est l'intelligence, la conscience universelle... De lui tout procède, par gradations et combinaisons infinies allant du plus subtil au plus grossier (5). » Au-dessous de ces premières émanations de Sat, il y a les « dieux »,

(1) A. Besant, *Theosophy*, dans *Religious Systems of the World*, p. 642, 3e édition, London, 1892.

(2) A. Besant, *Why I became a Theosophist*, p. 18. London, 1891.

(3) A. Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 21.

(4) A. Arnould *Op. cit.*, p. 13.

(5) A. Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 21.

nés des Logos, « qui s'occupent de l'évolution des mondes, qui construisent les Univers, et dirigent les forces cosmiques. Ce sont les « Dieux » des religions hindoue, égyptienne et chaldéenne. Ce sont les « Archanges » des chrétiens (1)... » Viennent ensuite les « Elémentaires supérieurs », l'homme, et les « Elémentaires inférieurs », formés d'entités vivantes dont l'homme peut capter les forces au moyen de la magie pratique (2).

Les théosophes insistent peu, en général, sur ce gnosticisme extravagant, que ne peuvent justifier ni l'appel au mystère, — contraire d'ailleurs aux prétentions rationalistes du système, — ni des rapprochements évidemment fantaisistes. Ils ont hâte d'arriver à ce qui leur paraît la partie la plus solide de leur doctrine, aux enseignements de la sagesse antique sur l'homme et ses destinées.

Il faut distinguer dans l'univers, et dans l'homme, « image en miniature (3) » du monde, sept plans, sept degrés d'êtres différents. Il y a deux hommes en nous : l'homme spirituel et l'homme physique : celui-ci est composé lui-même de quatre principes hiérarchisés, celui-là de trois ; sept en tout. Le tableau suivant que j'emprunte à Mme Blavatsky (4), rendra claire cette division acceptée, avec quelques différences (5), par tous les théosophes.

(1) A. Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 22.
(2) *Ibid.*, p. 23.
(3) *Ibid.*, p. 23.
(4) H.-P. Blavatsky, *The Key to Theosophy*, p. 63.
(5) Mme Besant, dans son *Introduction à la théosophie* (p. 25), intervertit l'ordre des principes 2 et 3.

Noms :	Signification exotérique :
I. Rûpa, ou : Sthûla Sharîra.	Corps physique.
Prâna.	Vie, principe vital.
Linga Sharîra	Corps astral, double, corps phantomatique.
Kâma Rûpa.	Siège des désirs animaux, des passions.
II. Manas.	Entendement, intelligence, νοῦς humain supérieur, dont la lumière, ou radiation, unit, par la durée de la vie, la Monade à l'homme mortel.
Buddhi.	Ame spirituelle.
Atmâ	Esprit, une même chose avec l'Absolu, dont il est la radiation.

L'homme animal est constitué par l'union éphémère de quatre principes inférieurs, dont l'ensemble, soumis au devenir, et illusoire, est condamné à mourir tout entier. L'homme réel, moteur unique et impérissable de l'homme animal, est constitué par le cinquième principe, le Manas. C'est là le nœud vital de l'anthropologie théosophique ; ce Manas, en effet, a deux fonctions distinctes : unique dans son essence, il se dédouble, en s'unissant pour un temps à la matière. Sous sa formalité inférieure, le Manas régit, en se servant du cerveau comme d'instrument, le corps animal ; sous sa formalité supérieure, il tend à dominer le Kâma, l'attrait sensible qui cherche à l'entraîner en bas. La mort consiste dans la séparation, ou, pour mieux dire, la libération du Manas : l'homme spirituel entre alors, après un stade de dissolution plus ou moins lent, dans « un état mental

heureux, nommé Dévachan, où l'âme s'assimile les expériences de la vie terrestre qui vient de finir et où elle se développe, et termine toutes les pensées commencées pendant cette vie (1). » Ce Dévachan est « la vie normale de l'âme » interrompue par des incarnations successives ; il n'a pas pour tous la même durée, bien qu'on s'accorde à lui donner une durée moyenne de quinze siècles (2).

C'est dans le Dévachan que l'homme recueille ce qu'il a semé, et prépare la suite de son évolution. Cette activité dévachanique, qui aboutira à une réincarnation, est dominée par « la loi universelle de justice distributive (3) », le *Karma*. Le Karma est « la LOI, sans exception, qui régit l'univers entier, depuis l'atome invisible et impondérable jusqu'aux soleils ; depuis l'infusoire jusqu'aux Dieux les plus élevés de la hiérarchie..., et cette loi est que *toute cause produit son effet*, sans que rien puisse empêcher ou détourner l'effet, une fois la cause produite (4). » Les théosophes entendent là-dessous un million de choses, et d'abord que, dans le règlement de comptes, il n'y a intervention efficace possible d'aucune volonté, humaine ou surhumaine : « Ni le repentir, ni le regret ne peuvent rien racheter. » Pas de pardon, pas de rédemption, pas d'indulgence ; le Karma est « aveugle, automatique, et non intelligent (5) » ; ce qui est fait est fait. Et, dans l'admiration de cette justice impitoyable et mécanique,

(1) A. Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 29, 30.
(2) *Ibid.*, p. 30.
(3) H.-P. Blavatsky, *The Key to Theosophy*, p. 133.
(4) A. Arnould, *Op. cit.*, p. 56.
(5) H. Snowden Ward, *Karma, and its twin doctrine Re-Incarnation*, p. 6. London, s. d.

M. Arnould s'indigne contre la conception chrétienne d'un Dieu que l'expiation satisfait, et qui pardonne au repentir (1)! Mais en quoi consiste au juste le Karma? Ici les auteurs s'embarrassent : obligés, pour répondre aux exigences des esprits occidentaux, de préciser en l'élaguant la complexe et fuyante notion bouddhique (2), ils se réfugient : Mme Blavatsky dans l'inconnaissable (3), ce qui est bien commode ; Mme Besant dans l'hypothèse, à la fois enfantine et subtile, de quelques bouddhistes de basse époque : « Dans toutes ces étapes, dans toutes ces vies, sur différents plans, l'homme récoltera ce qu'il aura semé... Cette vérité est exprimée dans le mot Karma... Comme un maître le fait remarquer : tout homme génère des pensées ; ces pensées prennent forme, et ces formes-pensées se réunissent dans le monde astral aux élémentals et s'animent d'une vie propre qui en fait des entités indépendantes, bonnes ou mauvaises, selon que la pensée qui les a créées était elle-même bonne ou mauvaise. Ces entités, qui remplissent l'atmosphère astrale de l'âme qui leur a donné naissance, forment son Karma ; et vie après vie, elle construit sa destinée au milieu de ces forces qui l'entourent et dont elle est elle-même la créatrice (4). » Quoi qu'il en soit, chaque homme dépend absolument, dans ses incarnations successives, de deux Karmas, l'individuel et le distributif :

(1) A. Arnould, *Op. cit.*, p. 35.

(2) Sur le Karma bouddhique, on peut consulter le savant mémoire de M. L. de la Vallée-Poussin, *Dogmatique bouddhique. Nouvelles recherches sur la doctrine de l'Acte*, Paris, 1904.

(3) H.-P. Blavatsky, *The Key to Theosophy*, p. 136.

(4) A. Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 32-33.

selon la bonté et la malice de ses actes et des actes de ceux dont il est solidaire, il renaîtra dans un état meilleur ou pire que celui qu'il a quitté pour entrer en Dévachan.

Le cycle des renaissances n'est pas fermé cependant : les méchants, de chute en chute, s'acheminent au néant ; les bons montent, et sentent grandir en eux le germe spirituel, le Boddhi : quand le Boddhi sera pleinement évolué, ce sera l'entrée dans le Nirvâna. Le Nirvâna lui-même est défini par l'union à l'Atmâ, la fusion dans l'Unité. En quoi consiste cette union, et quelles sont ses conséquences pour l'homme spirituel ? Ici encore, fin de non-recevoir : « Cela (le Nirvâna) ne peut ni se décrire, ni se définir (1). » Sur un point cependant, il y a accord entre les théosophes : le Nirvâna n'est pas l'anéantissement, « comme on le croit vulgairement, et comme le racontaient les orientalistes, ignorants du premier mot de ce dont ils parlaient (2) ». Qu'est-ce donc ? — C'est, répond Mme Blavatsky, « l'absorption dans l'essence universelle »... Le *Souffle* (partie spirituelle de l'homme), arrivé à cet état, « n'est plus *rien*, car il est tout (3). » En d'autres termes, il a acquis « la conscience complète de sa divinité, et perdu tout sentiment de séparativité (*sic*) (4) ». Etrange immortalité !

La morale théosophique, dans ses préceptes, n'est guère qu'une transcription modernisée de la morale bouddhique : l'altruisme en est la clef de voûte. « Le Devoir est ce qui est dû à l'humanité, à nos compa-

(1) A. Arnould, *Op. cit.*, p. 50.
(2) *Ibid.*, p. 47.
(3) H.-P. Blavatsky, *The Key to Theosophy*, p. 78.
(4) A. Arnould, *Op. cit.*, p. 48.

gnons humains, à nos voisins, à notre famille, spécialement à tous ceux qui sont plus pauvres et plus abandonnés que nous-mêmes... Finalement, si vous me demandez comment nous comprenons le devoir théosophique pratiquement, et en vue du Karma, je vous réponds que notre devoir est de boire jusqu'à la dernière goutte, et sans un murmure, le contenu, quel qu'il soit, que la coupe de la vie nous présente, de cueillir les roses de la vie seulement en vue du parfum qu'elles épandent pour les autres (1)... » Le théosophe, dans l'accomplissement de cette tâche ardue, ne doit s'appuyer sur aucun motif d'intérêt personnel, mais « agir droitement parce que c'est le droit, et non parce que cette action peut lui apporter du bonheur (2) ». Et, pour ce faire, il ne doit compter que sur lui-même : « l'homme ne peut être sauvé par un pouvoir extérieur à lui-même (3). » Il n'y a pas de place, dans le système, pour quoi que ce soit qui ressemble à la grâce, à un secours venu de plus haut : l'appel à un Dieu personnel est une flèche lancée dans le vide, la prière une faiblesse fondée sur une erreur (4), le sacrifice une impiété. On a reconnu déjà l'étrange orgueil, et l'accent désespéré, du bouddhisme authentique :

Ne priez pas. L'obscurité ne s'éclairera pas. Ne demandez
Rien au silence, car il ne peut parler !
Ne tourmentez pas vos esprits en deuil de peines pieuses.

(1) H.-P. Blavatsky, *The Key to Theosophy*, p. 154-155.
(2) *Ibid.*, p. 154.
(3) C. Wachtmeister, *La Théosophie pratiquée journellement* (traduction française A. B.), p. 34. Paris, 1900. Cet opuscule contient une série de conseils pratiques pour tous les jours de la semaine.
(4) H.-P. Blavatsky, *The Key to Theosophy*, p. 47 *sqq.*

Ah ! frères, sœurs, ne demandez
Rien aux dieux impuissants par des offrandes ou des hymnes...
C'est en vous-mêmes qu'il faut chercher la délivrance (1).

Les théosophes accordent cependant que l'homme encore mineur peut s'aider, dans l'accomplissement de ses devoirs, des rites et des symboles que lui offrent les religions positives. Et cela nous amène à considérer la théosophie dans ses rapports avec ces religions, en particulier le christianisme.

(1) Edwin Arnold, *The Light of the East.*

CHAPITRE IV

LA THÉOSOPHIE ET LES RELIGIONS POSITIVES

Historiquement, c'est au bouddhisme que la théosophie a le plus emprunté : les adeptes de la première génération, les Olcott, les Sinnett, les Arnould, ont même exposé tout d'abord leurs doctrines sous forme néo-bouddhique. Mais la Société a pris conscience du danger qui la guettait dans cette voie, aussi a-t-elle eu soin de distinguer nettement sa cause de celle des sectateurs de Gautama. D'après les déclarations maintes fois répétées de loges dirigeantes, la théosophie se considère comme une doctrine ésotérique autonome, en possession des vérités fondamentales présentées successivement, sous forme exotérique, aux masses, par les diverses religions qui se partagent l'humanité. Les maîtres, les Mahâtmas considérés par le vulgaire comme prophètes et fondateurs de religions, n'ont jamais fait que *rappeler* certaines vérités primitives, et c'est à l'inintelligence de leurs disciples qu'il faut attribuer les prétentions qu'on leur prête au rôle de révélateurs. En dépit de cette déviation première, et de beaucoup d'autres, les religions positives ont gardé quelques parcelles des vérités proposées de nouveau par les maîtres, et les théosophes ont le droit d'aller les y reprendre. Parmi ces religions, la plus pure, la moins chargée

de scories, est celle qui se réclame du Bouddha Gautama : elle doit bénéficier en conséquence d'un traitement de faveur. Entendu selon l'esprit, le bouddhisme du Nord, ou thibétain, se confond presque avec la théosophie, dont il a conservé toutes les doctrines, — et n'importe quel bouddhisme, « même dans sa lettre morte, est incomparablement plus haut, plus noble, plus philosophique et plus scientifique que l'enseignement de toute autre Eglise ou religion (1). »

Le christianisme a d'abord été tenu en suspicion, voire en mépris, par les initiés. Dans le *Glossaire théosophique* officiel, dont la traduction française paraît actuellement dans *le Lotus bleu*, Jésus n'a pas de place, et l'on semble même (art. *Josephus*) mettre en doute son existence historique ; sous le mot *Chrestos,* on nous apprend que Christ est la transcription inexacte du mot Chrestes ou Chrestos, et que c'est là un nom commun, désignant un certain degré d'initiation dans les mystères païens antiques. En revanche, le même *Glossaire* nous donne une biographie abrégée d'Apollonios de Tyane, où la réalité de ses miracles est prouvée par un passage apocryphe attribué à saint Justin (2). Le colonel

(1) H.-P. Blavatsky, *The Keyto Theosophy*, p. 11. — Sur la prétendue supériorité morale et intellectuelle du bouddhisme, les théosophes ne tarissent pas. On peut voir H.-S. Olcott, *Theosophy, Religion and Occult Science,* p. 361 *sqq.* (London, 1885) ; A. Arnould, *Op. cit.,* p. 20.

(2) On peut voir le texte dans le *Corpus apologetarum* d'Otto, *Opera Justini*, t. III, 2 (*Opera Justini subditicia*), p. 34. Non seulement le texte est apocryphe dans son attribution à saint Justin, mais il est emprunté à une *objection,* que réfute le prétendu Justin ; ce qui n'empêche pas Mme Besant de le reproduire comme décisif (*Theosophy and its evidences,* p. 16. London, s. d.), Mais nous en verrons d'autres sur la documentation des théosophes.

Olcott affirme, de son côté, que la chrétienté est « moralement pourrie, et spirituellement paralysée (1) ». Tout ce qu'il y a de bon dans le christianisme, ajoute M. Arnould, « était dit et enseigné à des centaines de millions de fidèles, bien avant le christianisme », qui n'a fait que « rétrécir et matérialiser » les doctrines bouddhiques (2).

Mais cette animosité n'était pas pour concilier à la Société les sympathies des peuples chrétiens. Aussi voit-on se dessiner, depuis quelques années, sous l'impulsion active de Mme Besant, un mouvement tout contraire. Au lieu de montrer ce qui sépare la théosophie du christianisme, on montrera ce qui les rapproche ; au lieu de déprécier la religion chrétienne et son fondateur, on exaltera leurs mérites, tout en prenant soin de les ramener aux limites imposées par la « transcendance » prétendue de la théosophie. Ce ne sont pas seulement les doctrines principales de notre foi qu'on annexe de la sorte, mais les sacrements eux-mêmes, et jusqu'aux pratiques de la piété catholique ; et si cette volte-face manque de dignité — et de droiture — l'habileté de la tactique n'est malheureusement pas contestable. Bien des âmes, que les violences des initiés de la première heure eussent révoltées, écoutent sans répugnance les subtiles prédications de Mme Besant. Jésus-Christ, que le *Glossaire* de Mme Blavatsky traitait en quantité négligeable, devient, sous la plume de sa continuatrice, « le grand et divin instructeur qui fonda l'Eglise chrétienne... ; le seul auquel l'âme chrétienne doive s'adresser comme à son maître, son

(1) H.-S. Olcott, *Op. cit.*, p. 300.
(2) A. Arnould, *op. cit.*, p. 69, 20.

guide et son seigneur (1). » On laisse aux chrétiens leur Seigneur, aux catholiques les rites qui leur sont chers. Confessez-vous, disent les théosophes à leurs adeptes venus de l'Eglise, communiez surtout : c'est là sans doute une tolérance, une concession aux âmes encore mineures et aux volontés encore faibles (2) ; mais, cette concession, on vous la fait. Et voici une méthode théosophique pour assister à la messe (3), voici le *Credo* chrétien expliqué aux adeptes du Lotus bleu (4), voici « le sens ésotérique du *Pater Noster* (5) », voici « la présence réelle » du Christ « nirvânique (6). »

Ces leçons sont entendues. Dans un roman tout récent, la femme distinguée qui signe Pierre de Coulevain raconte, à la première personne, la mort de son héroïne. Le mot de théosophie n'était pas prononcé, mais tout se passe dans le plus pur esprit d'Annie Besant. « Elle craignait peut-être (la sœur garde-malade) que je fusse hostile à la religion. Dieu garde ! Je n'approuve pas les enfants japonais, qui, au sortir de l'école, cassent le nez au dieu-renard que leurs parents ont adoré (7)... A mon entrée

(1) A. Besant, *La théosophie est-elle antichrétienne ?* p. 19, 25. Paris 1904.

(2) A. Besant, *le Sentier du disciple*, dans la *Revue théosophique*, septembre 1904, p. 200.

(3) A.-L.-B. Hardcastle, *le Cérémonial de la messe*, dans la *Revue théosophique*, septembre 1904, p. 199-205.

(4) C.-W. Leadbeater, *le Credo chrétien*, 1900.

(5) G. Currie, dans *Theosophical Review*, août 1904.

(6) A.-L.-B. Hardcastle, dans la *Revue théosophique*, septembre 1904, p. 204.

(7) On m'assure qu'il y a des gens assez malheureux pour trouver une *saveur chrétienne* au livre qui contient ces odieux blasphèmes.

en ce monde, j'ai été bénie par les rites de l'Eglise catholique ; à mon départ, je veux être bénie de même. Et puis un grand, un obsédant désir m'est venu de recevoir le viatique ;... le germe de ce désir a été jeté en moi, il y a plus de trente ans », par un sermon, où le prédicateur « déclara que la communion était une loi de nature. Après nous avoir démontré que nous communions dans l'amour, dans l'amitié avec la lumière, avec toutes les forces de l'existence, il fit... ressortir la possibilité, la nécessité de la communion avec Dieu, source éternelle de la vie... L'explication de ce mystère de l'eucharistie, qui, jusqu'alors, ne m'avait pas paru digne d'une discussion sérieuse, est demeurée dans mon esprit... Mais sur des milliers de créatures humaines qui s'approchent de la table mystique, combien peu doivent communier réellement ! Il me semble qu'il faut être capable d'une aspiration profonde vers l'idéal, vers le divin, qu'il faut avoir un état d'âme spécial. J'ai cru y être arrivée. Voilà pourquoi j'ai voulu voir le prêtre. Il est venu... Il m'a apporté ce qu'il appelle « le pain de vie » ; quel beau nom à l'oreille d'une mourante ! Et ce pain m'a donné une joie aux ondes profondes, une paix qui a fait en moi un silence étrange. En vérité, je crois que j'ai communié (1). »

Ainsi la théosophie, conclut-on triomphalement, loin d'être incompatible avec le christianisme, est pour lui « une source d'inspiration et une force nouvelle (2) ».

Que ce démarquage trouve des esprits assez oublieux de leur foi pour y souscrire ; ce mysticisme

(1) Pierre DE COULEVAIN, *Sur la branche*, p. 458-460, Paris, 1904. Le reste du livre est saturé d'idées théosophiques.
(2) A. BESANT, *La théosophie est-elle antichrétienne ?* p. 33 sqq.

dissolvant, des âmes assez désemparées pour y chercher leur aliment, ceux-là seuls s'en étonneront qui ignorent la profondeur de l'ignorance religieuse de plusieurs de nos contemporains ; mais ce n'est pas une raison pour se taire, pour ne pas réclamer contre cette mainmise audacieuse sur les objets les plus sacrés.

Le christianisme est la religion d'un Dieu personnel, Père, Fils et Saint-Esprit. La théosophie enseigne que ce Dieu *n'existe pas*. « Il n'y a qu'*une substance*... dont toutes les choses et tous les êtres, sans exception, ne sont qu'un aspect transitoire... le Dieu des Religions a fait les Athées (1). » « Des critiques peu bienveillants *m'ont accusé de croire à un Dieu personnel*. Il sera impossible à n'importe qui d'apporter, à l'appui *de cette accusation*, un seul mot écrit ou dit par moi (2). » « La première chose qu'enseignent les théosophes est que toute idée d'un surnaturel existant doit être rejetée... La seconde... est la négation d'un Dieu personnel, et de là vient (comme Mme Blavatsky l'a remarqué) que les Agnostiques et les Athées s'assimilent plus aisément les enseignements de la théosophie que les croyants aux *credo* orthodoxes (3). » Bien plus, les Bouddhistes « qui sont indéniablement athées, sont aussi les hommes qui aiment le plus, qui pratiquent le mieux la vertu, du monde entier (4). »

Quant au dogme de la Trinité, oubliant qu'elle l'a traité ailleurs d' « anthropomorphisme compromettant (5) », Mme Besant nous assure que la façon dont

(1) A. Arnould, *Op. cit.*, p. 42, 35.
(2) H.-S. Olcott, *Op. cit.*, p. 38, note. C'est moi qui souligne.
(3) A. Besant, *Why I became a Theosophist*, p. 17, 18.
(4) H.-P. Blavatsky, *The Key to Theosophy*, p. 50.
(5) A. Besant, *Theosophy and its evidences*, p. 19.

elle définit les trois *Logoi* « prouve bien l'identité de l'idée théosophique avec celle des théologiens chrétiens (1) ». Mais si elle les définit ainsi, pour les besoins de sa cause, — et sans abandonner du reste le principe d'émanation panthéistique, exclusif de personnes divines, — elle ne veut plus se souvenir qu'elle les a définis tout autrement dans son *Introduction à la théosophie* (2). Qui trompe-t-on ici?

Le christianisme se donne pour une religion révélée aux hommes par Jésus-Christ, Fils de Dieu, médiateur unique entre son Père et les hommes, et Rédempteur. La théosophie, quand elle veut bien accorder l'existence historique de Jésus-Christ, refuse de voir en lui autre chose qu'un initiateur, inférieur au Bouddha Gautama, un maître du même ordre que les mythologiques Osiris et Orphée, le fabuleux Krishna, le romanesque Apollonios de Tyane. Elle condamne la notion de rédemption comme monstrueuse, dénonce le surnaturel comme une erreur, la révélation comme une impossibilité, la foi comme une duperie. Qu'on en juge par les déclarations suivantes, qu'on pourrait aisément multiplier. « Dans toutes les religions « Dieu » s'incarne. L'enseignement théosophique parle également d'un « Pèlerin »

(1) A. Besant, *La théosophie est-elle antichrétienne?* p. 12.

(2) A. Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 21. Dans cet ouvrage, la Trinité est décrite comme il suit : 1° substance inconcevable ; 2° esprit, énergie et vie ; 3° intelligence. Dans l'autre ; 1° volonté, racine de l'existence ; 2° sagesse divine, connaissance ; 3° activité créatrice, esprit. Ailleurs, Mme Besant assimile la Trinité chrétienne, dans une citation qu'elle fait sienne et qu'elle commente, à la triade hellénique : Zeus, Minerve, Apollon, et même aux trois notions matérialistes : cause, matière, énergie. (*Theosophy and its evidences*, p. 19.)

qui s'incarne à travers des cycles sans nombre, de l'entité divine *qui est le Moi humain*, apprenant ses leçons de l'expérience dans l'école de l'univers. Ce Moi était le Khristos, crucifié dans la matière, et rachetant par son volontaire sacrifice les « moi » inférieurs de leur état d'animalité... Dans les mystères [antiques] ce pélerinage était dramatiquement représenté en la personne du néophyte subissant l'initiation, jusqu'à ce qu'enfin, étendu en forme de croix sur le sol ou l'autel de pierre, il gisait comme mort, pour se relever Hiérophante, Initié du soleil, « Khristos ressuscité », ou Christ. Sous bien des formes, cette histoire a été présentée comme un dogme religieux, mais, qu'il s'agisse de Mithra, Krishna, Bacchus, Osiris, le Christ, le nom seul varie... Ce qu'ils adorent sans le connaître, nous le leur annonçons (1). » — « Pourquoi accepterions-nous, comme société, plutôt Jésus que Vasistha, Gautama ou Zoroastre ? (2) ». Et, même dans sa conférence « chrétienne », Mme Besant, après avoir distingué le Christ ésotérique, « deuxième Personne (!) de la Trinité », et le Christ exotérique, l'homme Jésus de Nazareth, et déclaré qu'on peut adorer le premier, ajoute : « Seulement, je dois vous dire, en toute sincérité et en toute franchise, que je m'exprimerais en termes identiques si je m'adressais à un Hindou, dont le culte s'adresse au même Dieuxième Logos sous le nom de Vishnou (3) ». Voilà pour la transcendance personnelle du Christ.

La révélation ? — « Toutes les vérités sont *natu-*

(1) A. Besant, *Theosophy and its evidences*, p. 19. C'est moi qui souligne, en m'excusant de citer ces blasphèmes.
(2) H.-S. Olcott, *Op. cit.*, p. 59.
(3) A. Besant, *La théosophie est-elle antichrétienne*? p. 24.

relles... Ces vérités sont enseignées, *non par Dieu, ou ses envoyés*, mais par des Etres plus complètement évolués ou développés (1). » La foi chrétienne ? — « Votre foi est comme la logique de ces femmes impressionnables dont Tourgenyeff dit que pour elles deux et deux font habituellement cinq... Votre foi enfin, non seulement brise avec tout ce qu'on peut concevoir, en fait de justice et de logique, mais, si on l'analyse, mène l'homme à sa perdition morale, entrave le progrès de l'humanité, et, changeant positivement la force en droit, transforme tout homme en Caïn pour son frère Abel (2). » La prédestination ? — « Dogme cruel et idiot (3) ». La rédemption ? — « Ce dogme cruel... conduit ceux qui continuent d'y croire *au seuil de tous les crimes imaginables*, plus aisément qu'aucune autre doctrine que je connaisse... Ce n'est pas seulement un rêve d'égoïsme, c'est un cauchemar de l'intelligence humaine (4). » Telle est la doctrine officielle des loges théosophiques ; et elle est cohérente avec leurs principes du salut par l'homme seul, de la *self made destiny*, et du Karma. « Naturellement, remarque M. H. Snowden Ward, le sacrifice expiatoire de Jésus, immolé comme un agneau pour apaiser le courroux d'un Dieu personnel irrité... ne peut être admis par aucun de ceux qui croient au Karma (5) » ; et si l'énoncé de la notion chrétienne de rédemption laisse à désirer, la condamnation passée sur le dogme est assez claire.

(1) A. Arnould, *Op. cit.*, p. 15. C'est moi qui souligne.
(2) H.-P. Blavatsky, *The Key to Theosophy*, p. 150.
(3) *Ibid.*, p. 145.
(4) *Ibid.*, p. 150, 151. C'est l'auteur qui souligne.
(5) H. Snowden Ward, *Karma*, p. 6.

Mais celà était bon quand la théosophie n'avait pas d'intérêt à se concilier les croyants ! Mme Besant nous déclare *maintenant* que l'interprétation théosophique de la rédemption a le droit de prendre place « parmi les interprétations *chrétiennes* » du dogme. Et voici comme : « Qu'est-ce que la doctrine de la Rédemption, au point de vue théosophique ? C'est la déclaration que la rédemption accomplie par le Christ, ne consiste pas dans la substitution d'un individu à un autre, mais dans l'identité de nature entre l'homme divin et les hommes qui s'élèvent vers la divinité, que la divinité même de Christ lui permet, grâce à cette identité, de répandre Sa force et Ses secours dans ses frères, divins comme Lui, mais qui n'ont pas encore atteint Sa stature (1)... » Le seul sens plausible de cette phraséologie captieuse, c'est que la rédemption consiste dans l'évolution — sur le modèle et avec l'aide du Christ, arrivé au Nirvâna — du principe divin qui est, *par identité*, le même en chacun de nous qu'il était dans le Christ. Si l'on veut qualifier cette notion de chrétienne, et la donner comme une interprétation correcte du dogme de la rédemption, c'est donc que « tout est dans tout », et je pense qu'il n'est pas besoin de pousser plus loin notre enquête. La théosophie, dans son principe, qui est le panthéisme émanatiste ; dans ce qu'elle affirme : réincarnation, Karma, Dévachan, Nirvâna ; dans ce qu'elle proscrit : la prière, le sacrifice, la grâce, le surnaturel, la rédemption ; dans son terme enfin, qui est la dissolution de toute foi positive, est nettement incompatible avec le christianisme.

(1) A. Besant, *La théosophie est-elle antichrétienne ?* p. 18.

CHAPITRE V

LES RAISONS DE CROIRE A LA THÉOSOPHIE

Bien des causes favorisent, en Occident, la propagande du Lotus bleu. Dans les pays protestants, l'émiettement doctrinal, l'émancipation de toute autorité extérieure, l'identification de la religion avec le sentiment inexprimable du divin, mettent beaucoup d'âmes à la merci des émotions plus intenses qui les sollicitent. De là ce pullulement de sectes illuministes, cette multiplication des petites chapelles, où trouvent à se satisfaire les besoins affectifs des dissidents de la grande Eglise : irvingiens, svedenborgiens, cent autres groupes encore plus éphémères, trouvent ainsi à se recruter. Les loges théosophiques recueillent naturellement leur bonne part de ce contingent. Dans les pays de majorité catholique, le mouvement est moins accentué, le choix n'étant laissé, semble-t-il, à ceux qui repoussent l'indifférentisme, qu'entre le christianisme intégral et l'incrédulité complète. Néanmoins, quelques matérialistes en voie de réaction cherchent dans la théosophie le moyen de faire renaître en eux un certain espoir d'immortalité, une foi quelconque au monde

spirituel, sans abdiquer l'indépendance absolue de leur pensée. A côté d'eux, des protestants libéraux, des catholiques tentés ou tièdes, entendent parler, dans les cercles mondains, ou durant les loisirs des saisons d'eaux, des mystérieuses promesses du Lotus. On entr'ouvre, sous leurs yeux éblouis, les profondeurs infinies des religions de l'Inde, on leur parle d'initiation, d'enseignement ésotérique, accessible aux seules âmes majeures : la curiosité, l'attente, un attrait mêlé de crainte, et qui ressemble au vertige, font passer dans leur être un frisson qu'ils croient sacré...

A ces disciples de tout genre, venus, pour ainsi dire, des quatre vents, quelles assurances de vérité offre la théosophie? Fournit-elle des raisons de croire, et quelles ? — Nulle autre, répondent les initiés, que la valeur même notre doctrine. C'est là, du moins, l'enseignement officiel. « Quand une fois le lecteur a acquis une claire intelligence de ces doctrines (les conceptions fondamentales de la théosophie) et s'est rendu compte de la lumière qu'elles jettent sur tous les problèmes de la vie, ces doctrines n'ont pas besoin d'être autrement justifiées pour lui, leur vérité lui étant aussi évidente que le soleil dans le ciel (1). » Cette transcendance victorieuse de l'enseignement des Sages est attribuée par eux à la supériorité des maîtres orientaux, les Mahâtmas thibétains. Sans doute il y a eu, même en Occident, des initiés : Platon, par exemple, Pythagore, et Giordano Bruno, « le second Pythagore (2) » ; et, « de nos jours », à défaut de « ces

(1) H.-P. Blavatsky, *The secret Doctrine*, t. I, p. 20.
(2) A. Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 18.

grandes personnalités », nous voyons surgir « des hommes inspirés par l'étude de leurs œuvres. Ainsi que dans l'Inde antique où les Rishis posèrent les assises de leurs écoles d'occultisme, nous voyons, en Allemagne, Fichte, Kant et Schopenhauer ; en Amérique, Emerson ; en Angleterre, Berkeley ; et, à côté d'eux, nous n'aurions garde d'oublier la noble cohorte des mystiques, Boehme, Eckhart, Fludd, Saint-Martin, Vaughan, Svedenborg (1)... » Mais « aucun d'eux ne s'est élevé à des hauteurs aussi grandes, aucun n'a approfondi des abîmes plus immenses que ces gigantesques instructeurs du passé, aux pieds desquels se groupent les maîtres de la pensée moderne. *Ceux qui veulent vérifier cette affirmation n'ont qu'à étudier les philosophies du monde entier* (2)... » — Conseil aisé à donner, difficile à suivre ! A quoi bon d'ailleurs, puisque Mme Besant, ayant pris cette peine, a trouvé « une parfaite identité dans toutes les philosophies non matérialistes, comme... dans toutes les religions (3) ! » Mettons-nous donc, comme Pierre Loti, à son école, et ne regrettons rien du reste, « car *en science*, et *en morale*, et *en philosophie*, la philosophie ésotérique, l'*Atma Vidya*, ou savoir spirituel, *est l'ensemble complet des vérités*, et par son étude nous pouvons apprendre ce que les hommes sauront plus

(1) A Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 18. — Il est inutile, je pense, de relever les erreurs de détail contenues dans cette citation et les suivantes. On sait que Kant, loin de « s'inspirer » des doctrines théosophiques, a fait, à propos de Svedenborg, la plus amère critique de ces « rêveries ».

(2) *Ibid.*, p. 19. C'est moi qui souligne.

(3) *Ibid.*, p. 19.

tard, ainsi que ce qu'ils apprennent maintenant avec tant d'efforts et de peine (1) ».

Aussi, sûre de son fait, la théosophie n'en appelle qu'à la raison. « La première affirmation de la Société théosophique est qu'on ne doit rien croire sur la parole d'autrui, et qu'on doit tout *vérifier par soi-même.* Donc ce qu'elle enseigne, et ce que nous venons d'exposer, ne doit pas être *cru, admis,* comme article de foi... Il faut s'assimiler ces vérités, en les vérifiant une à une, et ne s'arrêter, nous le répétons, que devant la certitude... La science occulte est aux autres sciences ce que le soleil serait à une collection de bougies fumeuses (2). »

De ces doctrines, naïvement magnifiées par leurs adeptes, et dont la vérité doit s'imposer après une critique guidée par « les méthodes les plus sévères », le lecteur a pris, dans l'exposé fait plus haut (3), une idée générale. Et je reconnais que cet édifice, fait en partie de matériaux équarris ou fouillés par les mains patientes des constructeurs de l'Inde, possède une certaine grandeur qui en impose à l'imagination. Compréhensif et subtil, le système théosophique pose presque tous les problèmes dont l'humanité ne peut se désintéresser, et il s'efforce d'en résoudre quelques-uns. La foi spiritualiste, ou, si l'on veut, antimécaniciste, qui l'inspire, lui gagne les sympathies des âmes lasses des horizons étroits et des simplifications arbitraires du matérialisme contemporain. Ses préceptes moraux synthétisent, en les ordonnant, plusieurs des éléments éthiques les plus élevés des philosophies séparées : dignité de la

(1) A. Besant, *Une introduction à la théosophie*, p. 19-20.
(2) A. Arnould, *les croyances fondamentales*, p. 71.
(3) Voir plus haut, ch. IV.

personne humaine, désintéressement, altruisme, solidarité. Son anthropologie même, et sa doctrine touchant les fins dernières, pour compliquées qu'elles paraissent, n'en sont pas moins spécieuses, — et l'on sait que l'imagination du grand Origène s'est plu à des théories assez apparentées à celles-là. Le syncrétisme religieux et la discipline ésotérique, attrait éternel des sectes, achèvent de rendre la théosophie acceptable à des esprits superficiels et peu exigeants. Le syncrétisme ménage les transitions, il permet de n'exiger d'aucun croyant un reniement formel, une apostasie préalable ; il laisse subsister, à l'horizon de l'âme, les dogmes anciens, enrichis seulement, rajeunis par une interprétation nouvelle. Si la conciliation semble impossible, l'ésotérisme est là pour tout arranger : les doctrines trop résistantes seront volatilisées par une exégèse complaisante, les rites expliqués dans un sens purement symbolique, l'histoire remaniée à l'usage des initiés.

Ce sont là des avantages pratiques, mais il faut les acheter trop cher. Il y a, pour reprendre une vieille expression, dans la théosophie, du neuf et du bon (1), seulement le bon n'est pas neuf, étant emprunté aux religions antiques et à la philosophie indienne, et le neuf n'est pas bon. Ce qui est neuf, ce sont les interprétations données aux notions traditionnelles du Karma, du Nirvâna, les précisions imprudentes apportées à la pensée flottante des grands ancêtres, la prétention surtout de faire coïncider

(1) J'appelle *bons*, au sens relatif, les éléments philosophiques cohérents, et les préceptes moraux élevés qui donnent aux religions de l'Inde une consistance apparente, et leur ont permis de faire, ou de garder, des adeptes.

leurs doctrines avec les données chrétiennes et les théories philosophiques de l'Occident. Comment concilier, par exemple, le monisme intransigeant des principes avec l'affirmation, non moins claire, de personnalités distinctes, douées de liberté, responsables ? Comment expliquer que le Karma, identifié d'une part avec la loi suprême et immuable, soit fait, d'autre part, et différemment, par la volonté libre de chaque homme ? S'il dépend de nos actions libres, il n'est donc pas immuable ; et, s'il n'en dépend pas, tout disparaît de ce qui donnait au système son apparence de rigueur morale et de justice rétributive. On nous répond : c'est le mystère ! Le Karma est « inconnaissable (1) ». Mais une contradiction n'est pas un mystère.

Ce n'est pas là seulement, d'ailleurs, c'est à la racine même de la théosophie que la contradiction éclate. L'enseignement premier de la secte est le panthéisme émanatiste : là-dessus accord complet parmi les maîtres ; mais comme on a vite senti que cette conception d'un Dieu qui n'est pas une Personne, sage, intelligente et bonne, d'un Dieu qui est et qui n'est pas, d'un Dieu dont la substance déborde en une série de formes éphémères, d'un Dieu qu'on ne peut prier sans folie, d'un Dieu qui est moi, qui est vous, qui est tout, n'offre à l'esprit humain qu'une notion contradictoire à l'âme religieuse qu'un aliment sans consistance et décevant, — voici que l'on rétablit subrepticement, et comme par une porte dérobée, dans cette divinité amorphe et neutre, les attributs du Dieu personnel. Cet Inconnaissable, ce SAT ineffable, dont on ne doit pas même dire : « il

(1) H.-P. Blavatsky, *The Key to Theosophy*, p. 136.

est », ou : « il existe (1) », cet océan de flammes sans fonds et sans rivages, dont les émanations successives finissent par se résorber, à la suite d'inexplicables avatars, voici qu'on le définit, qu'on le reconnaît, qu'on le nomme : Il est la « Sagesse divine » ; il est la « Vie unique, l'Esprit unique, Source et Fin unique de tous les êtres (2)... » ; il est « le Chef divin... administrant par d'immenses hiérarchies d'intelligences spirituelles » les mondes, « dont les lois sont l'expression de la Volonté divine (3) ». Il est enfin « l'Esprit éternel », et l'homme peut le connaître comme tel : « Je ne dis pas seulement qu'il (l'homme) peut croire en Lui, mettre en Lui son espérance, aspirer vers Lui, soupirer après Lui avec ce désir passionné, toujours vivace, qui porte l'esprit humain vers sa source ; je dis encore qu'il peut le *connaître* positivement, et, par là, trouver la vie éternelle (4) ».

Et l'on ne voit pas, l'on affecte de ne pas voir la contradiction flagrante que cette théologie introduit au cœur de l'enseignement théosophique ! Contradiction à propos de la connaissance de Dieu, contradiction à propos de sa nature et de ses attributs ! Qu'est-ce qu'un esprit impersonnel ? Où résident cette sagesse, cette providence qui règlent tout de si haut ? Où bat le « Cœur éternel de Dieu » dans lequel « chaque battement du cœur humain trouve assurément sa réponse (5) » ? C'était bien la peine de

(1) A. Besant, *Theosophy*, dans *Religious Systems of the World*, p. 642.
(2) A. Besant, *La théosophie est-elle antichrétienne* ? p. 11.
(3) *Ibid.*, p. 13.
(4) *Ibid.*, p. 7.
(5) A. Besant, *La théosophie est-elle antichrétienne* ? p. 21.

maintenir, à l'encontre du « Dieu personnel, anthropomorphique, des monothéistes », ce qu'on appelait : l'unique éternel, matière ou substance, sans forme, neutre, inconcevable, même à notre sixième sens, ou à notre esprit (1) » !

Cela est décisif, et je dois ajouter pourtant que cette vue générale du système est la plus favorable à la théosophie. Si l'on en vient au détail, l'impression première va s'affaiblissant, et enfin s'efface. Les lacunes, les incohérences deviennent palpables, et l'incroyable suffisance des maîtres fait ressortir, par contraste, leurs ignorances et leurs erreurs. Histoire, sciences, philosophie, ils savent tout, jugent de tout, tranchent sur tout, et leurs enthousiasmes ne prêtent guère moins à sourire que leurs dédains. Le colonel Olcott, qui n'a pas assez de mépris pour l'ignorance « abyssale » des Occidentaux, formés à l'école « de Mill, de Darwin, de Tyndall, de Bain, de Schlegel et de Burnouf (2), détaille, en revanche, avec attendrissement, les encouragements qu'a reçus la Société « du vénérable métaphysicien français Cahagnet », et « du noble président de la Société théosophique ionienne, de Corfou, Grèce (3) ». M. Arnould, qui prend en pitié « nos professeurs de philosophie... ignorants du premier mot de ce dont ils parlaient (4) », nous démontre, comme suit, au nom

Dans ce même passage, Mme Besant nous parle d'une action immédiate de Dieu, où il y a « communion d'Esprit à Esprit ».

(1) H.-P. Blavatsky, cité par A. Besant, *Why I became a Theosophist*, p. 18.

(2) H.-S. Olcott, *Theosophy, Religion and Occult Science*, p. 72.

(3) *Ibid.*, p. 188, 189.

(4) A. Arnould, *op. cit.*, p. 47.

de « la raison », l'impossibilité de la création :

« Dans l'éternité, il n'y a qu'un seul moment : *Toujours* !

« Dans l'infini, il n'y a qu'une seule *Loi* : la LOI !

« Si, un seul instant, il n'y avait *rien eu*, RIEN eût été toujours !

« *Avant* la création, comme *après*, c'est l'éternité.

« Où prendre, où placer l'instant de la création ?

« Il n'existe pas, il ne peut exister (1) ! »

Les « professeurs de philosophie » peuvent se le tenir pour dit !

M[me] Blavatsky, dans sa *Doctrine Secrète*, raille impitoyablement « les paléontologistes et les sancritistes, qui nient tout (2) ». Elle sait bien, elle, en dépit des conclusions des savants « presque invariablement erronées (3) », que « la cinquième Race-Mère (nous avons l'honneur d'appartenir à la cinquième sous-race de cette cinquième race, qui fait partie elle-même de la quatrième ronde de notre Manvantara) (4) existe déjà... depuis environ un million d'années (5) ». Elle est également renseignée sur la race « des géants Atlantéens... qui périrent il y a quelque huit cent cinquante mille ans ». Les Atlantéens étaient nombreux, variés et de types

(1) A. Arnould, *op. cit.*, p. 12. L'ouvrage entier est plein de logomachies aussi pitoyables.

(2) H.-P. Blhvatsky, *la Doctrine secrète* (traduction françaiee), t. III, p. 544.

(3) *Ibid.*, p. 542.

(4) D'après le glossaire publié à la fin de la *Key to Theosophy*, p. 229. « le terme Manvantara est appliqué à différents cycles, particulièrement au jour de Brahmâ : quatre mille trois cent vingt millions d'années solaires ».

(5) H.-P. Blavatsky, *la Doctrine Secrète*, t. III, p. 536.

multiples ; ils représentaient plusieurs « humanités ». Il y avait des « Atlantéens bruns, rouges, jaunes, blancs et noirs ; des géants et des nains (1) ». Leur civilisation était fort avancée ; elle comprenait l'aéronautique, l'art de voler dans des véhicules aériens, et, par suite, les grands arts de la météorographie et de la météorologie. C'est d'elle encore que les Aryens héritèrent leur très précieuse science des vertus cachées des pierres précieuses et autres pierres, de la chimie, ou plutôt de l'alchimie, de la minéralogie, de la géologie, de la physique et de l'astronomie (2) ». Heureux ancêtres !

Je dois me borner à ces échantillons, empruntés presque au hasard à *la Doctrine secrète*. Il y a six gros volumes de ce ton, et qui passent pour contenir l'exposé le plus profond, comme le plus complet, des doctrines théosophiques (3). En quittant le terrain préhistorique, l'érudition de M[me] Blavatsky ne devient guère plus sûre. Dans son *Glossaire*, où il est aisé de voir que les autres théosophes ont puisé le plus clair de leurs notions, l'auteur nous dit (art. *Josephus*) qu'Eusèbe de Césarée a été « le plus grand faussaire des Pères de l'Église ». Dans l'article suivant : *C'est chose bien connue*, nous dit-on, *que le Christ est regardé, dans l'Eglise catholique romaine, comme le chef des Eons*. Telle était également, ajoute simplement Hélène Blavatsky, la foi des gnostiques (4).

Sur la personne même du Sauveur, voici ce que

(1) H-P. Blavatsky, *la Doctrine secrète*, t. III, p. 536, note.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 527.
(3) Voir là-dessus *le Lotus bleu*, septembre 1904, p. 237.
(4) *Glossary*, en appendice à la *Key to Theosophy*, p. 222. C'est moi qui souligne.

nous apprend, dans un ouvrage qu'on vient de traduire en français (1), Mme Annie Besant. Il faut distinguer trois Christs : le Christ historique (l'homme Jésus) ; le Christ mythique (dieu solaire) ; le Christ mystique (type et symbole du développement ésotérique de l'initié). Je résume fidèlement la notice consacrée au Christ historique. L'enfant juif, dont le nom fut traduit par celui de Jésus, naquit en Palestine *l'an* 105 *avant notre ère* : ses parents l'instruisirent dans les lettres hébraïques. A douze ans, il visite Jérusalem, et est confié à une communauté essénienne du sud de la Judée ; à dix-neuf, il entre au monastère du mont Serbal, où il trouve constituée « une magnifique bibliothèque de livres occultistes, dont beaucoup venaient de l'Inde transhimalayenne (2) ». Il parcourt ensuite l'Égypte, et s'y affilie à la loge ésotérique « de laquelle toutes les grandes religions reçurent leur fondateur ». Jésus parvient ainsi à l'âge de vingt-neuf ans. Cette longue préparation l'avait rendu apte à servir de tabernacle et d'organe à un puissant « Fils de Dieu, Seigneur [Bouddha] de compassion et de sagesse », qui devait se réincarner pour donner vie et lumière aux hommes. Ce maître descendit donc en Jésus, et c'est « Lui qui vivait et se mouvait, dans la forme de l'homme Jésus, prêchant, guérissant les maladies, et groupant autour de lui quelques âmes plus avancées (3) ». Rejeté d'abord par les esséniens, Jésus

(1) *Esoteric Christianity, or the lesser Mysteries*, by Annie Besant. London, 1901 ; traduction française, 1904. Je cite l'édition anglaise originale.

(2) *Ibid.*, p. 130.

(3) A. Besant, *Esoteric Christianity, or the lesser Mysteries*, p. 134.

provoqua peu à peu, par la liberté inspirée de sa parole, des jalousies et des haines. Après trois ans, l'orage éclata, « et le corps humain de Jésus porta la peine d'avoir abrité la présence glorieuse d'un maître plus qu'humain (1) ». Les disciples qu'il avait formés restèrent néanmoins sous son influence. Durant plus de cinquante ans il continua de les visiter, au moyen de « son corps spirituel » [astral], et paracheva leur formation en les initiant aux mystères ésotériques. Les apôtres, pleinement instruits, commencèrent alors à prêcher, — vers l'an 35 avant l'ère chrétienne ! — toujours soutenus par la présence nirvânique de leur maître. Bientôt, autour des récits de la vie historique de Jésus, se cristallisèrent les mythes qui caractérisent un dieu solaire. De là, les notions de naissance virginale, de crucifixion, d'ascension, qui ont, en encadrant quelques récits authentiques, formé nos Évangiles, et donné naissance, après qu'on eut cessé de comprendre leur signification symbolique, aux dogmes du christianisme.

Telle est, abrégée, élaguée d'une foule de détails apocryphes ou blasphématoires, la répugnante fable gnostico-bouddhique que M[me] Besant propose sérieusement à ceux qui sont « arrêtés par les contradictions des Évangiles (2) ». Par ce moyen, nous dit-elle, « le fil de la vie historique de Jésus peut être démêlé... sans aucune grande difficulté (3) ». Je le crois bien, du moment qu'on est disposé à faire bon marché de l'histoire, du bon sens et du goût le plus élémentaire.

(1) A. Besant, *Esoteric Christianity, or the lesser Mysteries*, p. 136.
(2) *Ibid.*, p. 125.
(3) *Ibid.*, p. 127.

CHAPITRE VI

LES MERVEILLES DE LA THÉOSOPHIE

Aussi n'est-ce pas par la supériorité de sa doctrine que la théosophie fait surtout des adeptes ; c'est par l'occultisme et l'attrait du mystère. Je sais qu'on veut nous donner le change là-dessus, et qu'on cherche, sous l'influence surtout de Mme Besant, à dégager la secte de ces entours compromettants. Mais, historiquement et en fait, ce sont les « merveilles de la théosophie » qui ont peuplé les loges : Olcott (1), Annie Besant (2), Sinnett, le reconnaissent distinctement pour eux-mêmes, et l'argument suprême des théosophes aux abois est celui-ci : mettez-vous à notre école, et nous vous ferons toucher au doigt la réalité des entités spirituelles, astrales, dont nous vous parlons ! Quelques-uns, assagis par l'expérience, sont pourtant moins affirmatifs, et promettent seulement des témoignages dignes de foi au sujet des apparitions, recourant pour cela « aux livres spirites qui ont traîné dans le monde entier (3) ».

(1) H.-P. Olcott, *op. cit.*, p. 46-48, 122-125, 251.

(2) A. Besant, *Why I became a Theosophist*, p. 20-21, et *Autobiography*.

(3) Pierre Loti, *l'Inde sans les Anglais* : *Vers Bénarès*, I : *Chez les théosophes de Madras*.

Si donc les merveilles de la théosophie ne sont pas l'ultime raison de croire invoquée officiellement par les initiés, elles sont incontestablement le motif qui force l'attention des indifférents, et attire, à la doctrine de la Sagesse, des auditeurs bien disposés.

Quelles sont ces merveilles ? On peut les assimiler, en gros, à celles du spiritisme, et le soin même que prennent les théosophes de se distinguer des spirites vient justement de là. Si l'explication des phénomènes est en effet fort différente, les phénomènes sont le plus souvent identiques. Le colonel Olcott rapporte qu'il a brisé avec les spirites, et est devenu théosophe, « parce qu'il a rencontré des adeptes de l'occultisme asiatique et les a vu exercer leurs pouvoirs (1) ». Il ajoute, — et c'est une assez bonne revue des merveilles théosophiques : « Les faits les plus étonnants de l'art des médiums, je les ai vus reproduits à volonté, en plein jour, par une personne qui avait étudié les sciences arcanes dans l'Inde et en Égypte (H.-P. Blavatsky). En de telles circonstances, j'ai vu des roses tomber en pluie dans une chambre, des lettres de gens habitant des contrées éloignées tomber du ciel dans mon habit ; j'ai entendu une douce musique, venant de loin sur l'air, se faire de plus en plus distincte, jusqu'à ce qu'elle fût dans ma chambre, et puis s'éloigner, dans l'atmosphère calme, jusqu'à extinction complète. J'ai vu de l'écriture apparaître sur du papier ou des ardoises placées sur le plancher, des dessins apparaître sur un mur au delà de la portée de la main, des images tracées sur du papier sans emploi de pinceau ou de couleur, des objets dédoublés sous mes yeux,

(1) H.-S. Olcott, *op. cit.*, p. 251.

une personne vivante disparaître instantanément à mes regards, un cheveu noir comme du jais coupé dans la chevelure d'une tête blonde. On m'a fait voir dans un cristal des amis absents, des scènes distantes, et, en Amérique, plus de cent fois, en ouvrant les lettres que m'apportait la poste ordinaire, de tous les points du monde, j'ai trouvé dedans, écrits de leur propre main, des messages à moi envoyés par des Hindous possédant la connaissance théosophique des lois naturelles (les Mahâtmas). Bien plus, une fois j'ai vu même, évoquée devant moi, une figure aussi parfaitement « matérialisée » que celles qui sortent du cabinet des merveilles de William Eddy (1)... »

Tous ces faits sont bien connus de ceux qui ont lu un ouvrage quelconque traitant du spiritisme. Ils consistent surtout dans des communications (voix entendues, visions, écrits, dessins) faites à distance par les initiés, et dans l'apport, la disparition ou la découverte d'objets matériels. C'est ainsi que nombre de théosophes ont reçu des lettres, ou des intimations, signées par le maître thibétain Koot Hoomi Lal Sing ; ainsi encore que le colonel Olcott, résidant alors à Adyar, près Madras, où était établi le centre de la Société, trouva deux beaux vases de laque, don d'un Mahâtma, dans une chambre vide l'instant d'auparavant ; ainsi enfin que Mme Blavatsky, à Simla, retrouva après un dîner, à la grande admiration des convives, une broche que la maitresse de maison, Mrs. Hume, avait perdue autrefois. Je choisis exprès les faits les mieux attestés, célébrés dans les livres théosophiques (2), et considérés

(1) H.-S. Olcott, *Op. cit.*, p. 251-252.

(2) Ces faits, et d'autres du même genre, forment le fond

comme de première importance par les intéressés.

Avant d'entrer dans l'examen de ces « merveilles », il ne sera pas inutile de dire que la réalité des faits allégués n'est pas niée *a priori*. Des phénomènes semblables, produits par les médiums spirites, sont fort bien attestés, et l'on ne voit pas pourquoi les médiums hindous, et leurs élèves, ne feraient pas aussi bien. Le P. F. Clarke, dans les intéressants articles qu'il a consacrés à la théosophie (1), admet la réalité des faits, ou du moins de la plupart d'entre eux, et les explique par l'action des mauvais esprits. Cela dit, il sera permis de faire remarquer que le grand nombre des phénomènes merveilleux qui se sont produits au cours de ces années d'expansion et d'exaltation de la Société théosophique, et qui ont peuplé ses loges, sont de pures et simples supercheries. L'ensemble de documents et de témoignages réunis à ce sujet par la *Société des recherches psychiques*, de Londres, me paraît de nature à forcer, sur ce point, la conviction la plus rebelle. La commission chargée par la Société de faire une enquête « sur les phénomènes en connexion avec la Société théosophique » comptait, parmi ses membres actifs, le professeur H. Sidgwick, MM. F.-W. Myers, E. Gurney, F. Podmore, R. Hodgson, tous gens de savoir et de loyauté, profondément versés dans ces matières, convaincus « qu'il y a plus de choses au ciel et sur la terre que ne peut en rêver notre philosophie ». Ces mêmes hommes se sont donné pour

du livre de M. A. Sinnett, *The Occult World*, qui a été traduit en français.

(1) R.-F. Clarke, *The Month*, 1892, t. I, p. 1 *sqq.*; p. 321 *sqq.* — L'enquête de la *Société des recherches psychiques* a malheureusement échappé à l'auteur.

tâche spéciale de recueillir, de vérifier, et, s'il se peut, d'expliquer les phénomènes de ce genre. Ils ont ainsi colligé et publié, sous le titre : *Fantômes des vivants* (1), près de cinq cents cas d'apparitions qui leur ont paru, après examen, sérieusement fondés. Nous n'avons donc pas affaire à des savants incrédules, ayant leur siège fait, disposés à nier en bloc tous les phénomènes de cette espèce, tout au contraire. L'enquête, d'autre part, a été sérieuse et approfondie : le rapporteur, M. Hodgson, a fait lui-même le voyage des Indes, pour recueillir sur place les témoignages des principaux théosophes, de leurs amis et de leurs hôtes ; il a visité minutieusement le « sanctuaire » d'Adyar, où les principaux phénomènes se sont produits. Enfin il a publié *in extenso* les lettres, documents, témoignages, dans un rapport de deux cents pages grand in-octavo, enrichi de plans et de fac-similés (2), rapport qu'ont approuvé et adopté à l'unanimité les membres du comité de Londres.

Venons-en aux faits. Deux théosophes influents, employés de confiance de la Société, M. et Mme Coulomb, furent remerciés en mai 1884, à la suite de différends avec Mme Blavatsky. Quelques mois après, ils publièrent, dans une revue de Madras, une série de lettres à eux adressées par la fondatrice, au cours des années précédentes. Ces lettres sont écrites en anglais ou en français. En voici quelques-unes :

(1) *Phantasms of the Living* (traduction française L. Marillier, sous le titre : *les Hallucinations télépathiques,* 3e édition en 1898).

(2) *Proceedings of the Society for Psychical Research*, december 1884 : *Report on Phenomena connected with Theosophy*, p. 200-401. Je citerai ce travail dans la suite sous le titre abrégé, *Proceedings.*

Maintenant, chère, changeons le programme. Que *quelque chose* réussisse ou non, je dois essayer. Jacob Sassoon, l'heureux propriétaire d'un million de roupies, dans la famille duquel j'ai dîné hier soir, est désireux de devenir théosophe. Il est prêt à donner dix mille roupies pour bâtir et réparer le quartier général ; il a dit au colonel... que si seulement il voyait un petit phénomène, s'il acquérait l'assurance que les *Mahâtmas* peuvent entendre ce qui se dit, ou lui donner *quelque autre signe de leur existence*... ? ! ! Or donc, cette lettre vous joindra vendredi, le 26 ; voulez-vous aller au sanctuaire, et demander à K. H. (ou Christofolo) de m'envoyer un télégramme, qui m'atteindrait vers quatre ou cinq heures du soir le même jour, conçu en ces termes :

« Votre conversation avec M. Jacob Sassoon vient d'atteindre le Maître. Même si ce dernier pouvait le satisfaire, celui qui doute aurait difficilement le courage moral de se lier à la Société.

« Ramalinga Deb. »

Si ceci m'atteint le 26, même dans la soirée, cela produira une terrible impression. Adressez aux soins de N. Khandallavalla, juge, Poona. *Je ferai le reste.* Cela coûtera quatre ou cinq roupies. *Cela ne fait rien.*

Fidèlement vôtre. H. P. B. (1).

Autre lettre :

Ma chère Madame Coulomb et Marquis,

Voici le moment de nous montrer, *ne nous cachons pas.* Le général part pour affaires à Madras et y sera lundi et y passera deux jours. Il est président de la Société ici et veut voir le *shrine* (sanctuaire). C'est probable qu'il fera une question quelconque, et peut-être se bornera-t-il à regarder. Dans le premier cas, suppliez K. H. que vous voyez tous les jours ou Cristofolo de soutenir l'honneur de famille. Dites-lui qu'une fleur suffirait, et que *si le pot de chambre cassait* sous le poids de la curiosité il serait bon de le rem-

(1) *Proceedings of the Society for Psychical Research*, December 1884 : *Report on Phenomena connected with Theosophy*, p. 211. La lettre est en anglais jusqu'aux mots : *Je ferai le reste.*

placer *en ce moment... Per l'amor del Dio* ou de qui vous voudrez *ne manquez pas cette occasion*, car elle ne se représentera plus. Je ne suis pas là et c'est cela qui est beau... Voici le moment de faire quelque chose. Tournez-lui la tête au général et il fera tout pour vous...

A vous de cœur. Luna MELANCONICA (*sic*) (1).

Autre :

Ma chère amie,

Je n'ai pas une minute pour répondre. Jè vous supplie, faites parvenir cette lettre *here inclosed* (ci-incluse) à Damodar *in a miraculous way* (d'une façon miraculeuse). It is very *very* important (c'est très, *très* important). Oh ! ma chère que je suis donc malheureuse ! De tous côtés des désagréments et des horreurs.

Toute à vous. H. P. B. (2).

Ces lettres — dont je cite seulement quelques échantillons — sont-elles authentiques ? Mme Blavatsky le nia naturellement. Malheureusement pour elle, un ensemble d'indices absolument probants va contre cette dénégation intéressée (3).

1° Le fameux « sanctuaire » d'Adyar, près Madras, où Koot Hoomi (*alias* Cristofolo) opérait ses merveilles, était *truqué* : le plan publié par M. Hodgson dans son rapport ne laisse là-dessus aucun doute. Quand M. Hodgson se présenta pour visiter le « quar-

(1) *Proceedings*, p. 212. Lettre en français. Je respecte les italiques, la ponctuation, etc. Le général dont il s'agit est le général Morgan, qui songeait à donner son nom à la Société.

(2) *Ibid.*, p. 214. Lettre en français.

(3) Le juge civil anglais, M. Gribble, conclut en faveur de l'authenticité de la correspondance dans le procès qui fut intenté par les théosophes aux Coulomb. Ce fait a été relevé dans un article des *Etudes : le Parrain du bouddhisme en France*, par L. TRÉGARD (novembre 1888, p. 394).

tier général » théosophique, on lui opposa d'abord un refus formel ; il revint à la charge, et finit, après plusieurs jours, par entrer. Il remarqua qu'entre temps la disposition des pièces avait été changée ; l'ouverture qui faisait communiquer la « chambre secrète » avec celle de Mme Blavatsky était aveuglée par un revêtement de plâtre tout frais, mais le bâtis de briques qui servait à la communication existait encore (1).

2° Les lettres adressées aux Coulomb, comparées d'une part aux missives prétendues du Mahâtma Koot Hoomi Lal Sing, et d'autre part aux lettres incontestées de Mme Blavatsky, *sont de la même main*. Je ne puis que renvoyer, pour la preuve détaillée, à l'étude graphologique de M. Hodgson (3), et à l'avis motivé, pleinement concordant, de l'expert anglais, M. F.-G. Netherclift (2). C'est la même écriture, tout à fait naturelle dans les lettres aux Coulomb, volontairement mais légèrement déformée, dans celles de Koot Hoomi. Même façon de former les lettres, même façon de couper « à la ligne », même terminologie, *mêmes fautes d'orthographe et d'anglais*, mêmes gallicismes (on se souvient que Mme Blavatsky était russe : elle conserva toute sa vie une langue et une orthographe anglaises à elle) !

3° Les Coulomb fournissent les enveloppes, avec oblitérations postales, pour les lettres qu'ils ont publiées, ainsi que le reçu des télégrammes envoyés par eux sur l'ordre de leur correspondante (voir ci-dessus la lettre 1). Le nombre de mots envoyés con-

(1) *Proceedings*, p. 219-231.

(2) *Report of M. F. S. Netherclift, expert in handwriting*, dans *Proceedings*, p. 381-382.

corde exactement, tout comme la date, le lieu d'envoi, l'adresse et le nom des destinataires !

Il est inutile, je pense, d'insister.

Passons aux vases de laque du colonel Olcott, agréable « surprise » des Mahâtmas !

Une des fenêtres de la chambre secrète dans laquelle apparurent les vases avait été transformée en une armoire *à double fond*, et c'est dans cette armoire que le colonel trouva le cadeau qui le charma. Or, Mme Coulomb déclara qu'elle avait tout bonnement acheté, dans une boutique de Madras, les objets en question. Mme Blavatsky répliqua que c'était une machination de la théosophe évincée : Mme Coulomb aurait acheté, après coup, des vases tout pareils à ceux qui provenaient du don merveilleux des maîtres, et ce, pour donner lieu au soupçon d'imposture ! M. Hodgson alla aux renseignements chez le marchand, M. Facciole and C°, Popham's Broadway, Madras. Voici la note qu'il releva, *sous la date du 25 mai* 1883, sur le livre de comptes de Facciole : « 1 paire de vases japonais à fleurs, 7 roupies ; envoyés à Mme E. Coulomb. »

Le 26 *mai*, l'excellent colonel Olcott écrivait dans son journal intime : « Beau phénomène. Trouvé une paire de vases en écaille et en laque, avec des fleurs, dans une chambre vide le moment d'avant (1). »

Voici maintenant l'histoire la plus célèbre, celle de la broche de Mrs. Hume. Au cours d'un dîner donné par M. Hume, secrétaire du gouvernement de l'Inde, à Simla, Mme Blavatsky se déclara en communication astrale avec les maîtres, et pour preuve de la réalité du fait, proposa à Mrs. Hume de lui

(1) *Proceedings*, p. 325.

faire retrouver un objet quelconque perdu par elle. Après un moment d'hésitation, la maîtresse de maison parla d'un bijou, en forme de broche, qu'elle avait perdu naguère. Mme Blavatsky répondit qu'elle espérait retrouver l'objet, avec l'aide des Mahâtmas, dans le courant de la soirée. Plus tard, dans le salon, elle déclara que la broche avait en effet été rapportée, non pas dans la maison, mais dans le jardin, et qu'elle l'avait vue distinctement tomber dans un massif de fleurs qu'elle indiqua. On se mit à chercher, et finalement Mrs. Sinnett, l'une des personnes présentes, retrouva le bijou parmi les feuilles. Nul ne douta alors des pouvoirs extraordinaires de Mme Blavatsky, comme il appert du procès-verbal de l'incident, signé par tous les convives (1). Malheureusement, on apprit ensuite que la broche avait été comprise par mégarde dans un certain nombre de bijoux donnés par Mrs. Hume à une tierce personne, qui les fit passer presque immédiatement aux mains du colonel Olcott. Ce dernier déclara ne pas se souvenir d'avoir vu la broche parmi ces objets, mais il est certain que Mme Blavatsky porta peu après une broche à un certain M. Hormusji, joailler, pour une petite réparation. Le joailler, directement interrogé par M. Hodgson, reconnut que le fait était véritable, et ajouta que la broche, renvoyée par lui à Mme Blavatsky, répondait exactement à la description faite par les journaux qui avaient relaté l'incident de Simla (2). M. Hume lui-même, qui crut d'abord au fait, et s'en servit en faveur de la Société théosophique, reconnut ensuite

(1) On peut lire ce procès-verbal dans l'*Occult World*, de M. Sinnett, p. 56-57.

(2) *Proceedings*, p. 276.

que plusieurs des phénomènes, opérés ainsi par Mme Blavatsky, étaient de simples supercheries, et — bien avant la publication des documents Coulomb — que plusieurs des messages du prétendu Mahâtma Koot Hoomi étaient écrits de la main de Mme Blavatsky.

On pourrait poursuivre cette enquête, mais je pense que ces faits suffisent à justifier la conclusion du comité de la *Société des recherches psychiques*. La voici : « L'hommage rendu par ses amis immédiats aux habiletés de Mme Blavatsky, a été le plus souvent inconscient ; et quelques-uns d'entre eux peuvent encore éprouver de la répugnance à lui attribuer des ressources d'esprit qu'ils ont été si loin, jusqu'ici, de soupçonner. Pour notre part, nous ne la regardons ni comme l'instrument de voyants cachés, ni comme une vulgaire aventurière ; nous pensons qu'elle s'est acquis des titres à un souvenir permanent, dû à l'un des imposteurs les plus accomplis, ingénieux, et intéressants, dont l'histoire fasse mention (1). » Après cela, que plusieurs des phénomènes opérés par les théosophes aient eu autant de réalité que ceux qui ont cours parmi les spirites, je ne prétends pas le nier. Il reste que tous ceux qu'on a soumis à une enquête sérieuse ont passé finalement du rang des merveilles à celui des supercheries, et que, s'ils donnent une très faible idée de la loyauté des initiateurs, ils témoignent, en revanche, d'une insigne crédulité chez les adeptes.

(1) *Proceedings*, p. 207.

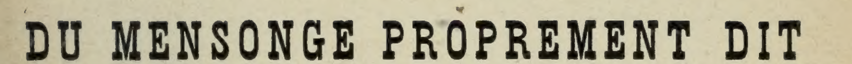
CONCLUSION

Telle étant la doctrine, et telles les merveilles — du moins les plus connues — de la théosophie, l'on n'a pas à chercher loin la conclusion de cette étude. La transformation que Mme Besant est en train de faire subir à la Société ne saurait donner le change sur ses origines, sa direction et sa portée. Objet de science ou de foi, les affirmations théosophiques ne sont défendables ni en raison, ni en histoire, et beaucoup moins sont-elles conciliables avec une religion positive quelconque. Si vague que soit son cadre doctrinal, la religion de la Sagesse est liée nécessairement à un panthéisme émanatiste qui la condamne ; si accueillants que soient ses principes, ils ne sauraient accepter les rites du christianisme qu'en les vidant de toute efficacité et de toute signification chrétienne ; si osés que soient ses maîtres, ils n'échappent au soupçon de jonglerie préméditée que pour retomber dans les essais, périodiquement repris et constamment infructueux, tentés pour galvaniser l'une des formes périmées des religions de l'Inde. Bouddhisme dissident, ou brahmanisme modernisé, la théosophie reste un compromis incohérent entre la doctrine de l'universelle illusion et les espoirs d'immortalité, enracinés dans l'âme occidentale par vingt siècles de christianisme. Son mysti-

cisme est une odieuse contrefaçon, son occultisme une duperie, son exotisme une façade. Sans points d'appui dans l'histoire, qu'elle récrit effrontément, sans lumière pour l'esprit, qu'elle égare dans un dédale de visions contradictoires, elle finira comme ces obscures et raffinées sectes gnostiques, dans lesquelles elle a reconnu ses ancêtres... Dieu garde les âmes inquiètes des illusions du Lotus bleu !

TABLE DES MATIÈRES

Saint-Amand (Cher). — Imp. Bussière.



DU MENSONGE PROPREMENT DIT





